

Comment faire l'amour avec un intellectuel sans se fatiguer

Gilles Perron

Number 149, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1724ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, G. (2008). Comment faire l'amour avec un intellectuel sans se fatiguer. *Québec français*, (149), 26–26.

Comment faire l'amour avec un intellectuel sans se fatiguer

GILLES PERRON*



Dany Laferrière, en guise de vœux du Nouvel An, s'inquiétait dans *La Presse* du 29 décembre dernier du « silence des intellectuels ». Selon lui, ces derniers temps, les intellectuels se sont couchés devant Bush et son Patriot Act, devant Harper et sa tendance à l'autocratie et devant Dumont et sa chasse aux étrangers. Si Laferrière, en simplifiant ainsi, résume assez bien l'esprit des trois tristes sires cités, il rate pourtant sa cible en laissant entendre qu'à part lui personne ne les a vus venir. Ou pire encore : qu'on a préféré ne pas les voir venir. Les Québécois n'aiment pas les débats, croit-il, et préféreraient laisser dire (et faire) et ne pas dénoncer. Et des trois augustes mentionnés ci-haut, c'est sans doute l'adéquiste-en-chef qui est sa première source d'inquiétude. Bien sûr, à force de se dire que monsieur peuple n'est pas dangereux, que ce n'est pas un mauvais garçon, mais plutôt un premier de classe rêvant d'animer *La revanche des nerds*, on ne l'a effectivement pas vu venir et le voilà entouré, tel un Ali-Baba parlementaire, d'une quarantaine d'élus qui semblent avoir volé leur place. Souhaitons que l'écrivain angoissé ait tort (pas trop, l'angoisse étant un moteur de la création), mais en attendant, tentons de le rassurer : les intellectuels québécois parlent. En fait, ils n'arrêtent pas de parler, et Laferrière le premier. Il s'inquiète aujourd'hui à haute voix des excès entendus à la Commission Bouchard-Taylor, et confond le traitement médiatique (en particulier celui de la télé) avec la réalité, affirmant sans nuance que presque tous les propos tenus devant les commissaires dénigrent les *étrangers* (depuis, quelqu'un lui a sûrement donné l'adresse du site de la commission, et je suppose qu'il est en train de terminer la lecture des milliers de

pages nuancées qui y ont été déposées). Il cherche un champion de la cause des immigrants, quelqu'un qui se lèverait chaque matin pour dire à toutes les tribunes que la peur de l'autre n'a pas lieu d'être, que les immigrants, les gens de couleur surtout ont été profondément blessés par tous ces mots de trop...

J'ai souvenir encore d'une autre blessure, en 2005 celle-là, quand Michaëlle Jean est devenue gouverneure générale. À cause du passé souverainiste de Jean, et plus encore de celui du prince consort Lafond, l'accession au statut de presque reine de l'ancienne journaliste avait suscité de profonds émois et, n'en déplaise à Laferrière, des débats chez les intellectuels : sur la loyauté, sur le droit à une pensée en évolution, sur le caractère éminemment politique d'une telle nomination, sur la pertinence même de la fonction, etc. Avec les dérapages habituels, ça va de soi. Et qu'en pensait notre bon Laferrière qui crie au silence des intellectuels aujourd'hui ? Il demandait le silence. Parce que Jean est d'origine haïtienne, parce que sa nomination était une bonne nouvelle, mieux encore, une grande fierté pour la communauté haïtienne québécoise, il fallait se taire pour qu'elle puisse se réjouir (toujours dans *La Presse*, 16 août 2005). Est-ce donc cela, le rôle d'un intellectuel : parler pour défendre ce en quoi on croit, et faire taire ceux qui ne pensent pas comme nous ?

Mais alors qu'est-ce donc qu'un intellectuel ? Me serais-je trompé pendant toutes ces années ? Dans ces cas de doutes affreux, je m'en remets toujours à *Robert*, mon meilleur ami en toute circonstance : un intellectuel, me rappelle-t-il, est celui « dont la vie est consacrée aux activités intellectuelles ». Puis, il y a une citation de Paul Valéry qui précise un peu : « Le métier des intellectuels est de remuer toutes choses sous leurs

signes, noms ou symboles, sans le contre-poids des actes réels ». Bon, ça avance. Ça veut dire que l'intellectuel regarde les choses à distance, qu'il théorise, qu'il analyse, mais qu'il ne se mouille pas. Par exemple, un politicien ne saurait être un intellectuel au sens où l'entend Valéry, puisqu'il est aux prises avec « le contre-poids des actes réels ». Et il y a encore cette autre citation, un peu méchante, du dialoguiste Michel Audiard, qui laisse entendre que les intellectuels se retrouvent par contre parfois un peu trop loin de cette réalité : « Un intellectuel assis va moins loin qu'un con qui marche ». L'intellectuel du *Robert* ne peut donc être le champion souhaité par Laferrière.

Mais notre homme est un écrivain, et sans doute, lorsqu'il souhaite que les intellectuels dénoncent la verve thérapeutique de la Commission, pense-t-il d'abord à ses pairs. Et là, c'est l'éternelle question, le mouvement perpétuel transposé chez les littéraires : les écrivains contemporains doivent-ils être les héritiers d'Émile Zola ou ceux de Théophile Gautier ? Albert Camus penchait pour le premier, lui qui, au moment de recevoir son prix Nobel (1957), affirmait que le « rôle de l'écrivain [...] ne se sépare pas de devoirs difficiles. Par définition, il ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent. Ou, sinon, le voici seul et privé de son art ». Voilà qui est réconfortant pour Laferrière. Toutefois, si celui-ci est un écrivain dont le talent ne fait aucun doute, il n'est pas, au sens où lui-même l'entend, un intellectuel convaincant. Il est toujours plus du côté de l'émotion que de la raison. Au plus fort de ses grandes envolées oratoires, il fabrique encore de la fiction. Et c'est tant mieux.

* Coordonnateur à la direction des ressources humaines, cégep de Limoilou